

MARCHE FUNÈBRE

6 janvier.

Sous le pâle rayon d'un soleil hivernal,
Drapés comme aux grands jours pour la Cérémonie,
Avec solennité dans leur grave harmonie,
Six chevaux noirs en deuil vont d'un pas triomphal.

En escortant le char, le peuple, tête nue,
A comme des éclairs dans son recueillement,
On se croirait en fête, un jour d'enterrement.
C'est d'un cœur glorieux que la foule est venue.

Et, comme pour voiler les funèbres décors,
Mimosas, lilas blancs, violettes et roses.—
Jamais autant de fleurs en plein hiver écloses
N'ont parlé de printemps sur les débris d'un corps.

Le corps n'est rien.—On rend hommage à la pensée
Dont vibrat tout entier l'homme de son vivant,
Et qui sauva l'honneur.—On suit d'un pied fervent,
Dans un profond respect, la dépouille glacée.

Le chêne qui debout ne s'est jamais courbé,
Et qu'un vent de hasard d'un seul coup déracine,
Fait pleurer les échos du bruit de sa ruine,
Et sa grandeur étonne après qu'il est tombé.

ANDRÉ LEMOYNE.

ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

TROISIÈME PARTIE

I

(Suite)

—Non, mais elles se sont presque aussitôt éclipsées dans mon boudoir, où Madeleine s'efforce de reconforter un peu notre pauvre amie. C'est sa première sortie mondaine depuis l'aventure de son indigne mari. S'il n'était point revenu, je doute qu'elle se fût décidée à quitter sa retraite, mais il l'accuse de se poser en victime parce qu'il a fait sans elle un ennuyeux voyage d'affaires.

—Il sait bien qu'elle n'ignore rien.
—Sans doute : il a découvert cet argument pour se refuser à une séparation à l'amiable, bien persuadé que sa femme ne voudra jamais affronter le retentissement d'un procès, ce qui est vrai. Les voilà donc de nouveau sous le même toit, mais aussi dûment séparés que s'ils avaient entre eux l'Océan.

—Nous avons fait une fameuse sottise en nous mêlant de ce mariage.
—Aussi je vous assure, mon cher père, que rien ne pourrait me décider maintenant à patronner ces messieurs en pareille occurrence, me les apportant-on dans leur robe de baptême. . . . vous entendez, M. Bernard le sage ? A propos, ajouta-t-elle, en votre qualité de peintre, je vous permets d'aller rôder aux alentours du boudoir qui est grand ouvert ; vous ferez mine d'admirer, dans la pièce qui précède, un *Ruydril*, et de là vous verrez la plus jolie femme de Paris, et à peu près la plus malheureuse.

Mina, en effet, après être restée quelques instants dans un des salons, s'était réfugiée dans le boudoir avec Mme d'Orlandes. Elle ignorait le retour d'André, ayant vécu depuis un an à la campagne, où elle n'avait pas ouvert un journal. Elle s'y était exclusivement occupée, de concert avec Mlle Dumont, de l'éducation du fils de Mme Louise. Le pauvre petit, cause première de tant de désastres, semblait chercher à se les faire pardonner à force d'affection. Doux, sage et un peu triste, comme les enfants qui sentent peser sur eux quelque mystérieux malheur, il était pour Mina, dans son état d'esprit, la meilleure distraction qui fût. D'une précoce intelligence, ses rapides progrès émerveillaient la bonne Mlle Dumont, qui, elle aussi, s'attachait à cette dernière épave de tant de naufrages.

Le retour du marquis à Paris y rappela sa femme, qui tenait à sauver de leur situation au moins les apparences. C'est pourquoi elle accepta sans protester les explications fantaisistes qu'il plut à Renaud de lui donner devant la famille. Mais dès qu'ils furent seuls, elle lui dit que, pour des raisons qu'il devait suffisamment comprendre, elle lui interdisait de passer le seuil de son appartement. Comédie ou regain de sa passion grossière, ravivée par l'absence, il lui fit une scène de sentiment dont elle s'échappa soulevée de dégoût et n'ayant pas fléchi.

Reinstallée dans son hôtel, Mina comprit qu'elle ne pouvait y continuer son train de recluse, et qu'elle devait à peu près reprendre, non son existence agitée et bruyante d'un an avant, mais celle des commencements de son mariage.

Ce soir de bal, chez la vicomtesse de Verrières, elle portait une robe de gaze mauve, relevée par des grappes de lilas blanc ; des améthystes claires et des perles entouraient son cou et ses bras. La magnifique fraîcheur de sa première jeunesse, effacée sous les larmes, avait fait place à une pâleur transparente à peine rosée : ses beaux yeux, un peu creusés, paraissaient plus grands et plus profonds ; sa jolie bouche sans sourire, la pose abandonnée du corps amaigri, achevaient de donner à toute sa personne un cachet d'inquiétante langueur. De cet ensemble se dégageaient ce charme attendri et pénétrant, cet "achevé" qu'ajoute l'infortune aux jeunes vies.

En revoyant ainsi brusquement, à quelques pas de lui, celle qu'il croyait si loin entourée de toutes les joies de ce monde, André étouffa un cri de saisissement et de douleur. La comtesse d'Orlandes, qui parlait à son amie, s'interrompit ; Mina leva la tête et aperçut, dans le salon voisin, André qui la regardait.

—Ah ! fit-elle en se dressant, mon damoi. . . monsieur Bernard ! . . .

André s'élança vers elle, si ému qu'il ne put d'abord pronon-

cer une parole. Mina aussi restait muette ; ils se pressaient les mains et se contemplaient les yeux humides. Dans cet échange de regards, ils semblaient mutuellement se dire : "Le bonheur, c'est vous !—Moi, je ne l'ai pas compris.—Moi, je l'ai fui, n'osant y prétendre. . . maintenant, c'est trop tard."

Ils racontèrent enfin à Mme d'Orlandes, fort intriguée, comment ils s'étaient connus et comment en se revoyant si soudainement, après sept années d'une séparation qu'ils avaient crue devoir être éternelle, leurs frais et innocent roman de *damoiselle à damoiseau* s'était reveillé en eux avec le souvenir de ces heureux temps d'alors. Et tous deux évoquaient les radieuses journées de cet été à Rosenthal, leurs chasses et leurs courses dans les grands bois, le vieux Burg, l'île déserte, la bibliothèque et leur collaboration à *l'Interregne*. Fleurs de joies effeuillées sur l'irréparable malheur du présent, bouquet sur une tombe.

Ils s'oubliaient dans cette conversation où palpitait sous leur tristesse le bonheur de ce revoir inespéré, lorsque la vicomtesse de Verrières parut et dit en riant :

—Décidément, M. Bernard, vous êtes un vrai peintre, vous étudiez la nature de près. . . mais trop longtemps ; on m'accuse là-bas de vous avoir confisqué au profit de ces dames qu'on réclame aussi de tous côtés. . . Mais vous vous connaissez-vous donc ?

—De vieux amis ! ma chère, dit Mme d'Orlandes d'un ton enjoué, pour diminuer l'importance d'un incident qu'elle sentait grave dans la situation de Mina ; un frais petit poème daté de Rosenthal, nous vous conterons cela à loisir.

—Je suis chez moi tous les jours à deux heures pour mes très intimes, dit Mina à André, et vous en êtes de droit, mon damoiseau, ajouta-t-elle avec son sourire d'autrefois.

—Alors, après-demain, murmura-t-il en serrant la main qu'elle lui tendait.

Jusqu'à la fin du bal, ils ne se parlèrent plus. Vers une heure, le marquis de la Boissière et le comte d'Orlandes, en joyeuse humeur de joueurs en veine, firent leur entrée. Sa femme, qui causait avec un prince russe, lui jeta un regard de souverain mépris. Dans la façon dont elle reporta ensuite ses beaux yeux sur ceux qui l'entouraient, il y eut comme un défi : Qui oserait me condamner ? paraissaient-ils dire.

André, pâle, les tempes moites, les lèvres serrées, contemplait M. de la Boissière, incliné vers Mina avec une affectation d'amabilité insolente, et résistait à une furieuse envie de lui lancer son gant au visage.

Le marquis perdait chaque jour quelque vestige de ce "beau Renaud" que nous avons connu. Il épaisissait, rougissait ; des plaques violettes marbraient le dessous de ses yeux fatigués ; ses cheveux tombaient ; et, par moments, on voyait ses traits se détendre dans une sorte d'hébété.

André remarquait que Mina, au fur et à mesure que son mari se penchait davantage pour lui parler, se rejetait en arrière avec une expression de dégoût peu dissimulée.

Cette créature exquise à laquelle, depuis sept ans, son cœur servait d'autel, dont il osait à peine, dans ses rêves, effleurer la pureté du plus chaste baiser, il la retrouvait la femme d'un tel homme, éclaboussée de toutes ses souillures. Cette virginité innocente, dont il n'eût entr'ouvert les voiles qu'à genoux, il la voyait dépouillée toute entière, flétrie, ayant plongé, pour tenter de l'en arracher, jusqu'au fond du vice où cet homme était tombé.

Cette profanation de sa chère idole remplissait l'âme d'André d'amertume et de colère. Puis il songeait à ce bonheur perdu que représentait Mina, bonheur qu'un autre avait laissé échapper, et auquel lui n'avait pas le droit de toucher. Il fallait que cette femme, son unique amour, continuât à s'étioler dans un lent désespoir devant son impuissance ; il fallait que, si jeune et si belle encore, elle vécût comme une religieuse à l'ombre de son cloître, la tentation de toute les joies de l'existence sous les yeux.

En revoyant son "damoiseau," Mina avait enfin compris ce "vague étrange et doux" ressentit jadis. Sur les ruines de ce qu'elle avait appelé son amour pour Renaud, l'autre, le vrai, resté vivant dans le secret de son être qui ne le devinait point encore, se dressa, ce soir-là, triomphant. Elle n'eut pas une minute de doute, ce n'était plus la charmante ignorante d'autrefois. "Celui qui n'a pas souffert, que sait-il ? Elle avait souffert, elle savait ! Elle se dit avec une entière certitude : "Je l'aime. . . Je l'aime !" Deux larmes montèrent à ses paupières.

"Mon Dieu ! murmura-t-elle, ayez pitié de moi !"

La comtesse d'Orlandes, avec la clairvoyance de sa tendresse, lisait le drame sous ce beau front penché.

—Pauvre ange qui voit le ciel et qui est en enfer ! pensait-elle.

II

Le surlendemain, à deux heures, lorsque André Bernard se présenta chez la marquise de la Boissière, ce fut Mlle Dumont qui le reçut.

—Mina va venir dans un moment, dit-elle. Jean est souffrant, et elle est avec le médecin près de lui.

—Son fils ! elle a un fils !

Mlle Dumont raconta la triste histoire.

—Oh ! que je la reconnais bien là ! fit André.

—Ceci a été le commencement de tout. Quelle vie nous menons ! Moi, ça ne compte pas, mais elle ! Il n'y avait pas six mois qu'elle était mariée, que je m'apercevais qu'elle s'était trompée. Elle avait habillé du roman de son cœur et de son imagination un être. . . Enfin n'en parlons plus ; j'ai assez manqué de charité pour aujourd'hui. Savez-vous à quoi j'ai songé depuis que Mina m'a appris votre rencontre ? A la sauver de cette horrible langueur qui la mine, en lui rendant son goût si vif pour les arts.

—Elle était très remarquablement douée. . .

—Elle a tout abandonné, mais je compte sur vous pour la remettre dans cette voie ; vous lui donnerez des leçons, les occasions de vous voir deviendront ainsi toutes naturelles, vous reprendrez votre bonne camaraderie d'autrefois. . . On m'a dit que vous n'étiez point marié, que vous ne vous marieriez pas ?

—Jamais. J'ai donné ma vie à l'art et à la science.

—Et la gloire vous a épousé. . . Tant mieux, vous serez plus à nous. Il s'agit du salut de Mina. Le médecin est frappé de son déperissement. — Prenez garde, m'a-t-il dit hier, de ces mélancolies-là on en meurt. A l'âge de la marquise, le cœur a besoin d'être rempli par un sentiment exclusif, c'est dommage que n'ayant pas d'enfants, elle ne puisse trouver un dérivatif honnête. Jean ne suffit pas, puis il lui rappelle trop de choses pénibles. J'étais bouleversée, et lorsqu'elle fut partie pour ce bal chez les Verrières, je me suis jetée aux pieds de Dieu, et je l'ai supplié de nous venir en aide. Il m'a entendu, puisqu'il vous a envoyé ; votre amitié sera ce dérivatif sauveur. Vous savez quelle vive sympathie vous aviez inspi-

rée à Mina. En rentrant, elle a beaucoup pleuré, votre vue avait ravivé en elle tant de souvenirs ! C'est alors que m'est venue l'idée que je vous communiquai ; je l'ai exposée à Mina, elle m'a embrassée en disant : "Oh ! oui, ce sera un rayon dans mon noir." Depuis hier, elle est déjà tout autre ; malgré la fatigue de la nuit, elle s'est occupée une partie de la journée, avec son ancienne ardeur, des arrangements d'une grande pièce qui donne sur le jardin, et dont elle veut faire son atelier ; on y a mis aussi un piano.

En écoutant Mlle Dumont, André avait peine à cacher, sous un air de satisfaction tranquille, la joie profonde que lui causaient ces projets. Leur cher passé allait être ainsi renoué au présent sans trouble et sans secousses, sous la plus sainte des égides : le travail. Vivre dans l'intimité de celle qu'il aimait, remplacer dans son cœur, Mlle Dumont le laissait clairement entendre, les tendresses perdues, devenir tout pour elle comme elle était tout pour lui. . . Ce qui, la veille encore, lui paraissait un rêve si téméraire était une proche réalité. André sentait tressaillir en lui toutes les ardeurs de sa jeunesse, mais il sentait aussi que cette passion, il aurait la force de l'envelopper dans le respect qu'on a pour une sœur. Il rejeta bien loin la possibilité que la jeune femme, dans un de ces jours d'affreuse lassitude où tous les ressorts de l'être le mieux trempé, détendus sous l'effort répété d'une lutte sans fin, semblent prêts à se briser, pût oublier qu'elle ne s'appartenait plus. Cette pensée, qui ne fit que traverser son esprit, y causa même une sensation douloureuse : Mina déçue, cet ange tombé à terre, cette douce martyre découronnée, il n'aurait pas assez de toutes ses larmes pour pleurer sur elle, et lui, le complice, il se ferait l'effet d'un sacrilège. C'était un grand amour renaissant dans un grand cœur.

—Craignez-vous, reprit Mlle Dumont, que vos travaux ne souffrent du temps que nous vous demanderons ?

—Oh ! nullement. J'accepte, bien heureux et bien touché de votre confiance.

—J'ai appris à vous connaître pendant cinq mois à Rosenthal, et ce que je sais de votre noble et laborieuse existence me laisse sans une arrière-pensée. . .

—Merci !

On voit que l'excellente demoiselle n'était pas encore aussi vieille qu'elle le croyait ; heureusement, pour son inexpérience des passions, elle avait affaire à deux êtres d'élite, prêts à tous les courages.

—J'ai envie, reprit André, de faire aborder la sculpture à notre cher *damoiseau*, ce sera de l'inconnu, et l'attrait sera plus vif.

Une portière s'écarta dans un coin du salon, et Mina parut.

—J'ai beaucoup entendu et un peu écouté, dit-elle en s'avancant souriante. . .

—Puis, tendant une main à André, et l'autre à Mlle Dumont :

—Mes bons amis, mes seuls amis ! fit-elle d'une voix attendrie.

En voyant des larmes dans les yeux d'André :

—Ah ! quelle vie manquée ! ajouta-t-elle ; si elle pouvait n'être qu'un vilain cauchemar ! si nous étions là tous trois dans le salon de Rosenthal ! Mais que la volonté de Dieu soit faite, et qu'il soit béni pour vous avoir ramené à moi à cette heure de détresse, monsieur André. J'ai souvent regretté de n'avoir pas de frère, vous serez ce frère. Nous nous entendions si bien, nous avions si bien les mêmes goûts. Sous votre direction je veux devenir une artiste, une vraie, jeter dans l'art tous mes pauvres rêves, tout ce qui m'étouffait là. . . J'en mourais dévorée, je vais revivre ; mais il fallait vous pour ce miracle ; un autre, un étranger, quel que fût son talent, eût été impuissant ; car, près de vous seul, je puis redevenir la Mina de là-bas, oublier ma chaîne. Vous souvenez-vous que, le soir de votre arrivée, je vous ai joué dans la serre les plaintes d'une captive ? Eh bien, me voici captive. . . Il vous faut délivrer mon âme, mon esprit, mon cœur, enfermés dans une douleur si grande, si grande, qu'il me semble parfois qu'elle va jusqu'au ciel, et qu'elle me le cache.

—Depuis sept ans, dit André d'une voix que l'émotion brisait, j'ai fidèlement, tendrement gardé votre souvenir. Vous avoir revue, entrer intimement dans votre vie, est pour moi un bonheur tel, que les mots me manquent pour l'exprimer. De ce jour, je me donne à vous, je vous appartiens de toute la force d'une affection que Dieu pourra bénir, croyez-le.

Elle lui prit la main, et la serrait doucement :

—Cela est digne de vous, fit-elle ; puis elle ajouta : allons voir l'atelier.

C'était une pièce vaste et claire, située au second étage, et ouvrant sur le jardin de l'hôtel deux grandes fenêtres. André déclara le jour excellent. Dans un coin il reconnut le piano du petit salon blanc de Mina, à Rosenthal ; il l'ouvrit et laissa courir ses doigts sous l'inspiration. Ce que sa bouche devait taire toujours à son amie, il le lui dit là avec une intensité de passion et de douleur qui secoua d'un frisson Mina, accoudée toute pâle au bord du piano. Lorsqu'André s'arrêta, Mlle Dumont s'essuya les yeux.

—Quel admirable talent ! dit-elle, et que vous avez gagné depuis là-bas, où près de vous, cependant, nous paraissions déjà deux écolières. . . Tous les bons génies étaient donc autour de votre berceau ?

Mina, elle, resta muette, mais de quel regard elle enveloppa le cher artiste ! Ils convinrent ensuite des heures de leçons, pendant lesquelles, excepté pour Mme d'Orlandes, la porte de la marquise resterait rigoureusement fermée.

—Mon petit Jean, dit Mina, commence à dessiner avec goût, je désire qu'il soit ici, travaillant entre nous. . . Il ne faut pas que celui qui habite avec moi cette maison puisse nous atteindre d'un soupçon.

—Je vous approuve entièrement, mon amie.

C'est ainsi que des hauteurs de leur amour, immolé au devoir, ils se reprirent pour l'éternité.

MÈRES ! MÈRES !! MÈRES !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirof-Culmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.